

Francis Schaeffer

La pollution et la mort de l'homme

Un point de
vue chrétien
sur l'écologie

1

QU'ONT ILS FAIT A NOTRE SOEUR, SI PURE ET SI BELLE?

Lors d'un séjour que j'effectuai, il y a quelque temps aux Bermudes, pour y donner une conférence, je fus invité à visiter les travaux d'un jeune homme connu dans les milieux d'écologie du monde entier. Son nom est David B. Wingate et c'est surtout ce qu'il fait pour préserver la race du pétrel qui l'a rendu célèbre. Un peu plus grand que le pigeon, le pétrel, dont l'espèce est presque éteinte, ne se reproduit que sur un très petit nombre d'îles qui entourent la Grande Bermude. Wingate s'était efforcé depuis plusieurs années d'accroître le nombre de ces oiseaux.

Depuis très longtemps déjà les gens croyaient l'espèce éteinte. Ce n'est pas encore le cas, mais elle diminue rapidement et Wingate s'est proposé d'élever quelques oiseaux afin qu'ils se multiplient.

Tout en visitant les différents nids, nous nous entretenions du problème de l'écologie en général. A ce propos Wingate me dit qu'il perdait du terrain depuis que la proportion des œufs éclos avait diminué.

Il aurait été sur le point de réussir si la proportion était restée la même. Mais il avait dû constater que le nombre des œufs éclos diminuait régulièrement. Un embryon fut retiré de l'œuf et disséqué. L'analyse de ses tissus révéla une forte présence de D.D.T. qui, selon Wingate, était la cause de la baisse constatée dans la proportion des œufs éclos.

Mais voilà le plus surprenant : cet oiseau tire sa nourriture de la mer, exclusivement au milieu de l'océan et jamais tout près des côtes. Il était donc évident que le D.D.T. ne lui venait pas de la proximité du rivage, mais du large, du milieu de l'Océan Atlantique. En d'autres termes, le D.D.T. utilisé sur la terre pollue également toute la mer. Il est charrié par les rivières et arrive à l'Océan où des oiseaux comme ceux-ci l'ingèrent; et leur espèce s'éteint.

Récemment Thor Heyerdahl traversa l'Atlantique sur une embarcation de papyrus; il fit remarquer qu'auparavant, lors de ses voyages à bord du KonTiki, il avait pu utiliser l'eau de la pleine mer, mais que tout le long de sa dernière traversée, il avait constaté la présence d'ordures dans l'eau.

Voilà donc le problème. En Californie, un homme l'a mis en relief d'une manière frappante en dressant une pierre tombale sur le rivage de l'océan et en y gravant cette épitaphe :

Les Océans :

Nés en ... (il avait mis une date hypothétique)

Morts en 1979.

L'Eternel a donné; l'homme a ôté.

Maudit soit le nom de l'homme.

C'est bien simple: si l'homme est incapable de résoudre ses problèmes écologiques, ses ressources vont disparaître. Déjà s'avancent des « marées rouges » causées par le bouleversement de l'équilibre écologique des océans. Il est bien possible qu'à brève échéance l'homme ne pourra plus pêcher dans les océans comme il le faisait autrefois et même qu'il n'aura plus tout l'oxygène nécessaire à sa respiration, si l'équilibre des océans est trop dérangé.

C'est donc sur la génération actuelle que pèse le fardeau du problème écologique. Le mot « écologie » signifie « étude de l'équilibre entre les organismes vivants dans la nature. » Mais dans l'usage courant, il a un sens plus large : il évoque aussi le problème de la destruction de la nature par l'homme. Il englobe des notions telles que la pollution de l'eau, le danger que provoquent les bruits trop intenses et la pollution de l'air dans les grandes villes. Le magazine *Newsweek* par exemple, a publié un article intitulé « dilemme de Tokyo », où il décrit comment, moyennant un franc, les Japonais peuvent respirer quelques bouffées d'oxygène dans un distributeur automatique. De même qu'ils peuvent consommer une tasse de café, ils peuvent s'offrir un bol d'oxygène lorsque la ville est trop polluée.

A l'approche de la mort, Darwin reconnut à plusieurs reprises dans ses écrits que, selon sa propre théorie, deux choses auraient perdu de leur intérêt à mesure qu'il vieillissait : d'abord, les arts ne lui procuraient plus aucune joie; la nature non plus. Voilà qui nous intrigue beaucoup. Darwin avait auparavant énoncé le principe selon lequel la nature, l'homme y compris, se résume à cette équation : facteur impersonnel + facteur temps + facteur hasard. Voilà qu'à la fin de sa vie il a dû constater ces deux résultats négatifs. Je suis persuadé que ce qui affecte aujourd'hui toute notre culture n'est rien d'autre que l'expérience que Darwin avait subie autrefois, dans le domaine artistique ainsi que dans celui de la nature. Et le plus affligeant c'est que bien souvent, en cette matière, les chrétiens évangéliques n'ont pas montré le bon exemple aux incroyants. Si la nature ne nous procure plus de joie, la vie même de la nature est compromise.

Même dans la « pop-music » une semblable inquiétude est sous-jacente. Citons pour exemple le groupe *The Doors* qui chante une chanson intitulée *Strange Days* (Jours Étranges) :

What have they done to the earth,
What have they done to our fair sister
Ravaged and Plundered,
And ripped her and bit her,
Stuck her with knives in the side of the dawn
And tied her with fences and dragged her down¹

¹ Qu'ont-ils fait à la terre?
Qu'ont-ils fait à notre sœur si pure et si belle?
fis l'ont dévastée et saccagée,

En tous cas, on étudie un peu partout aujourd'hui comment remédier à cette situation. Un article intéressant intitulé « Les causes historiques de notre crise écologique »² paru dans la revue *Science Magazine*, Lynn White Junior, professeur d'histoire à l'Université de Californie de Los Angeles, tient le christianisme pour responsable de cette crise écologique. Il soutient que malgré le caractère non plus chrétien, mais postchrétien du monde où nous vivons, nous gardons encore une mentalité chrétienne dans le domaine de l'écologie. Selon lui la manière dont le christianisme voyait la nature était mauvaise et cette manière de voir a été transmise au monde postchrétien d'aujourd'hui. Il justifie cette allégation de l'attitude chrétienne erronée face à la nature en disant que le christianisme enseignait à l'homme à dominer sur la nature. L'homme a donc toujours eu une attitude destructive face à la nature. Il voit bien que sans une « base », il n'y a de solution aux problèmes écologiques pas plus qu'aux problèmes sociologiques. C'est cette base, ce fondement de la mentalité de l'homme, qui doit changer.

Selon le point de vue moderne, dans le monde postchrétien (ainsi que j'en ai parlé dans mes ouvrages précédents) l'homme n'a aucune catégorie, aucune base sur laquelle édifier. Lynn

fis lui ont lacéré les vêtements et l'ont couverte de morsures,
fis l'ont percée de poignards du côté du soleil levant
fis l'ont ligotée de barrières et l'ont avilie.

De l'album « Strange Days » par « The Doors ». Elektra
EKS 74014. Copyright Doors music company

² Voir page 93

White a compris la nécessité d'un point de départ dans le domaine de l'écologie. Il écrit : « leur attitude face à leur environnement dépend de la façon dont les gens considèrent la relation qui existe entre les choses qui les environnent et eux-mêmes. L'écologie humaine est profondément conditionnée par la conception que nous avons de notre nature et de notre destinée, c'est à dire par la religion ». Je lui donne entièrement raison sur ce point. Ce que les hommes *font* dépend de ce qu'ils croient. Quelle que soit leur vision du monde, elle se projette vers le monde extérieur. Cela se vérifie dans tous les domaines : la révolte des étudiants, la sociologie, toutes les sciences, la technologie, ainsi que l'écologie.

En guise de réponse, White pose la question suivante: « Pourquoi ne pas revenir à Saint-François d'Assise? » Et il oppose Saint-François à ce qu'il appelle « le point de vue évangélique » : celui des hommes se trouvant dans leur « bon » droit en dépouillant la nature. Selon White, « Saint François, le plus grand révolutionnaire spirituel de l'Occident, proposa de changer le point de vue chrétien de la nature et de ses rapports avec l'homme, et il essaya donc de substituer au dogme de la domination illimitée de l'homme sur toute la création celui de l'égalité de toutes les créatures, l'homme y compris ».

D'après White, la science et la technologie modernes sont l'une et l'autre tellement imprégnées de l'arrogance du christianisme évangélique envers la nature qu'on ne peut espérer d'elles seules une solution à notre problème écologique. Le problème ne sera pas résolu par la technologie, dit-il, car elle est mûe par la tradition de dominer sur la nature, c'est à dire d'exploiter la

nature d'une façon illimitée. « Puisque les racines du mal sont en majeure partie de nature religieuse, le remède aussi doit être essentiellement religieux, que nous le nommions ainsi ou non. Il nous faut réviser complètement nos conceptions et nos sentiments sur la nature et sur sa destinée. Le sentiment profondément religieux, quoique hérétique, de l'autonomie spirituelle de toutes les parties de la nature, des Franciscains primitifs nous indique la direction à suivre. Je propose Saint François comme patron de l'écologie ».

On s'empara du sujet et la discussion fut poursuivie, soulevant un vif intérêt. Richard Means, Professeur Adjoint de Sociologie au Collège de Kalamazoo dans le Michigan, cita White dans son article paru dans *Saturday Review* et il développa son concept en demandant : pourquoi ne pas commencer à rechercher une solution dans le panthéisme? En fait, cet appel en faveur du panthéisme est à mettre en parallèle avec l'intérêt que manifestent pour le Bouddhisme Zen les « gens dans le vent » de la nouvelle génération. Et il demande : la solution ne serait-elle pas tout simplement de dire : « Nous sommes tous d'une même essence »?

On nous propose donc ici le panthéisme comme réponse à notre dilemme écologique. Mais est-ce réellement une réponse? C'est une question que nous allons examiner maintenant.

2

LE PANTHEISME OU : « UN ÊTRE HUMAIN NE VAUT GUERE PLUS QU'UN BRIN D'HERBE. »

Le dictionnaire donne de l'écologie la définition suivante: « biologie, qui étudie les interrelations entre les organismes et leur environnement » et cette définition permet de faire deux types de considérations; tout d'abord l'étude des relations entre les différents organismes et ensuite l'étude des relations entre ces organismes et leur environnement. Ce deuxième sens a brusquement acquis une importance particulière et le mot écologie est maintenant utilisé pour mettre l'accent sur le problème de l'équilibre de la nature et sur le problème de sa destruction par l'homme. En effet depuis que l'on s'est rendu compte que l'homme est en train de détruire l'équilibre de la nature, on recherche une base solide pour une intervention pratique, efficace et constructive.

« La solution ne se trouverait-elle pas dans un retour au Dieu du panthéisme? » se demande Richard Means dans cet important article du *Saturday Review*. Ce scientifique du monde occidental, sociologue, se sert du concept de panthéisme pour résoudre le problème moderne de la préservation de la nature, c'est à dire le problème écologique. Il semble utiliser le panthéisme à une fin assez particulière : au lieu de le prendre comme une réponse religieuse authentique, il l'utilise simplement dans un but pragmatique sociologique ou scientifique.

L'article, intitulé « Pourquoi se préoccuper de la nature? »³ s'ouvre par une citation d'Albert Schweitzer : « La grande erreur de toutes les morales jusqu'à nos jours a été de ne s'occuper que des relations entre les hommes ». Schweitzer laisse donc entendre que l'écologie est un problème d'ordre moral, mais que l'homme n'a jamais vu dans le concept de morale qu'une question de rapports entre humains. Means ajoute : « l'idée que la relation entre l'homme et la nature ait un caractère moral trouve très peu de défenseurs même parmi les écrivains religieux contemporains ». Means confirme que la relation entre l'homme et la nature est d'ordre moral, et il précise que même les théologiens modernes ayant traité cette question sont rares. Il se réfère ensuite au livre de Harvey Cox, *The Secular City*⁴ Cox est bien sûr un théologien très libéral, partisan de la théologie de « la mort de Dieu »! Même chez Cox, dit Means, « on ne se demande pas d'où vient cette ville et les dimensions morales de l'analyse se limitent aux rapports

³ Voir page 115

⁴ La cité séculière

entre humains à l'intérieur du monde urbain, et excluent les rapports avec les animaux, les plantes, les arbres et l'air, c'est à dire l'habitat naturel ». Cox et la théologie moderne n'ont pas traité cette question, mais n'oublions pas qu'une grande partie de la théologie moderne dérive vers le panthéisme. En suggérant qu'une base pragmatique panthéiste pourrait résoudre nos problèmes écologiques, Means s'intègre donc tout naturellement dans l'atmosphère qui règne aujourd'hui dans les groupes « rock » et jusqu'aux facultés de théologie.

Il est intéressant de noter que Means mentionne aussi Eric Hoffer, un philosophe populaire en vogue aux États-Unis. Débardeur dans les ports ou sur la côte, auteur de nombreuses remarques réellement pénétrantes, Hoffer est bien connu des intellectuels; il a même été invité à la Maison Blanche; « Eric Hoffer, l'un des rares critiques de la société contemporaine qui aient abordé de front la question de la relation entre l'homme et la nature, met en garde dans ses écrits contre le danger d'une vision trop romantique de la nature. » Means signale donc que Hoffer a déjà effectué une mise en garde contre une vue trop romantique dans nos rapports avec la nature; cette attitude consiste à voir la nature en y projetant nos propres réactions humaines, à considérer par exemple un chat comme s'il était doué des mêmes réactions qu'un homme. C'est à juste titre que Hoffer nous avertit. Sa solution toutefois se présente ainsi (du moins selon Means) : « Transcender la nature, se libérer des exigences de l'instinct, voilà le grand accomplissement de l'homme. Une des caractéristiques fondamentales de l'homme est la possibilité qu'il a de s'affranchir de ses limitations physiques et biologiques ». En d'autres termes, selon

l'interprétation de Means, Hoffer ne nous propose nullement d'en venir à un accommodement avec la nature. Pour Hoffer l'homme doit la transcender, c'est à dire surmonter les instincts physiques et biologiques.

Il est juste, disons-le, de rejeter comme une réponse ou une solution cette vision romantique de la nature. Tout d'abord la nature, dans son état actuel, ne se montre pas toujours bienveillante; en deuxième lieu, le fait de projeter nos sentiments et nos pensées sur un arbre rendrait injustifiable l'abattage et ses utilisations multiples de l'arbre par l'homme.

Si vous avez lu *Le cheval dans la locomotive* de A. Koestler, vous reconnaîtrez le même concept que chez Hoffer, mais vu par un poète. Koestler, Adler⁵ et Michael Polany d'Oxford attaquent tous les trois le point de vue classique de l'évolution, du moins sur le plan pragmatique : ils sont d'accord pour dire qu'il nous entraîne sur une fausse piste. Mais pour Koestler, la solution finale dans le livre cité plus haut consiste à supplier la science de fabriquer une pilule capable d'unifier les cerveaux supérieur et inférieur. Pour Koestler le cerveau inférieur gouverne les instincts et les émotions et le cerveau supérieur l'intelligence et le raisonnement, et c'est leur séparation qui est la base du problème. Remarquons ici l'analogie entre le concept de Koestler et l'idée de Hoffer de « l'homme prenant le dessus » sur sa nature afin de se libérer des restrictions physiques et biologiques.

⁵ dans « The Difference in Man and the Difference it Makes. »

Revenons-en l'article dans lequel Means soulève une importante question qu'il résout aussitôt. Souvenons nous de sa thèse selon laquelle la crise des rapports homme/nature est d'ordre moral et non pas exclusivement d'ordre scientifique. Sa question et sa réponse immédiate nous donnent en quelque sorte un remarquable « instantané » de l'homme moderne : « Et quelle est donc cette crise morale? A mon avis, c'est un problème pragmatique. ».

N'est ce pas là une frappante association de formules; le moral se dissolvant dans le pragmatique! Nous avons une crise morale au départ, mais subitement il ne nous reste plus qu'un problème pragmatique « qui met en cause les véritables conséquences sociales d'une multitude d'événements n'ayant aucun rapport entre eux. Les mauvais traitements infligés à notre environnement combinent leurs résultats pour provoquer cette crise : un petit industriel négligent sur le Fleuve Kalama-zoo, une importante société du Lac Érié qui n'assume pas ses responsabilités, un fermier californien qui utilise des insecticides à tort et à travers, des exploitants de mines du Kentucky qui osent mettre leur sol à nu. Malheureusement sur notre continent la destruction inutile des ressources animales et naturelles ne date pas d'hier. » La pression s'intensifie bien sûr à l'échelle mondiale et Means a raison de dire que le problème est grave. Mais son problème personnel comment aborder le problème? — n'en est pas résolu pour autant! Il veut une base morale pour traiter le problème écologique, mais très vite le caractère éthique disparaît et en fait il ne lui reste plus que le recours pragmatique et technologique.

Le problème écologique devient encore plus aigu compte tenu de l'explosion de la population; il suffit de prendre l'exemple de la Suisse et de considérer le changement qui est survenu sur le magnifique Lac Léman depuis notre arrivée dans ce pays il y a plus de vingt ans; un grand changement en vérité. Non seulement le niveau de l'eau a baissé, mais encore ce n'est plus du tout le même lac. Si l'explosion démographique se poursuit, que deviendront le Lac Léman et le Fleuve Kalamazoo?

Le problème devient de plus en plus urgent, il nous faut choisir une base différente de celle que nous avons utilisée dans le passé pour déterminer nos rapports avec la nature, c'est à dire avec notre environnement, condition de notre survie dans ce monde. Comme le dit le calendrier du *Sierra-Club*: « La Lune, Mars, Saturne valent bien une visite, mais vous n'aimeriez sûrement pas y habiter ». L'existence humaine — du moins cette vie sur terre — dépend uniquement de l'équilibre de notre environnement.

Means nous entretient ensuite des pigeons migrateurs (ectopiste migrateur), autrefois très nombreux aux États-Unis et dont l'espèce est aujourd'hui éteinte; le même problème est soulevé par la chasse aux phoques. Malheureusement ces tristes événements ne semblent pas nous apprendre grand chose; des savants comme Scott MacVay qui étudient la mer, pensent (au grand effroi de ceux que passionnèrent Herman Melville et sa grande baleine blanche) que la pêche commerciale menace la baleine, dernière espèce abondamment représentée. Pour ceux que l'état du portefeuille préoccupe avant-tout cela signifie la mort d'une industrie prospère. Means ne limite pas ces pertes

au domaine économique mais par contre « pour ceux d'entre nous qui éprouvons un certain respect envers la nature, en particulier envers les mammifères, la mort de ces grandes créatures provoquera un vide dans la création de Dieu et dans l'imagination des générations à venir ». Il se peut que beaucoup de chrétiens se méprennent sur le sens que Means donne à son expression « Création de Dieu ». Il ne faudrait pas qu'ils se trompent sur la nature de la réponse que l'auteur nous propose. J'en reparlerai plus tard.

Means passe ensuite à d'autres questions importantes en citant l'imposant fleuve Hudson, les Grands Lacs et l'état de l'air que nous respirons. Ces faits et des centaines d'autres faits analogues nous montrent pourquoi les hommes sont plus que jamais aux prises avec le problème de l'écologie. Il y a réellement un dilemme. L'homme moderne a vu qu'il était en train de détruire l'équilibre de la nature; le problème exige des mesures immédiates et énergiques. Ce n'est pas seulement une question d'ordre esthétique, ou un problème qui se posera dans le futur; non, la *qualité* de la vie a déjà diminué pour la plupart des hommes d'aujourd'hui. Et pour ce qui est de l'avenir, bon nombre de penseurs voient la menace écologique peser bien plus lourdement que celle d'une guerre nucléaire mondiale. Means nous propose ensuite ses solutions; leur côté négatif d'abord et leur côté positif ensuite. Prenons la peine d'examiner en détail la pensée de Means car elle est représentative d'une série de conceptions très voisines issues de nombreuses sources et qui se propageront encore pendant les prochaines années. Aldous Huxley d'ailleurs, dans son dernier roman « *Ulle* » brosse un tableau utopique d'une société où la première matière

enseignée à l'école serait l'écologie. « L'écologie élémentaire mène tout droit au Bouddhisme élémentaire, » fait-il remarquer ensuite. A Buck Hill Falls, en Pennsylvanie, s'est déroulé récemment une conférence intitulée « Conférence sur l'environnement et la population. » Lors d'une des séances où l'on traitait des problèmes modernes de l'écologie, on affirma que la solution devait sûrement se trouver dans la direction du panthéisme. Nous allons effectivement beaucoup en entendre parler dans les prochaines années : présenté comme la seule solution possible aux problèmes écologiques, le panthéisme sera un élément de plus de la pensée orientale que l'Occident adoptera.

De quel type est la relation entre l'homme et la nature? « Pourquoi connaît-elle une crise d'ordre morale? Cette crise est morale parce qu'elle est aussi historique et qu'elle concerne l'histoire de l'homme et sa culture; ses sources se retrouvent dans nos conceptions religieuses et éthiques sur la nature. Ces conceptions n'ont d'ailleurs pas vraiment été remises en question dans le cadre de la relation entre l'homme et la nature ».

Jusqu'ici nous sommes d'accord avec Means quant au diagnostic. Mais il poursuit par une constatation négative: « L'historien médiéviste Lynn White Jr. a brillamment démontré l'origine et les conséquences de ces concepts religieux sur la nature dans un article intitulé « Les sources historiques de notre crise écologique ». White prétend que la notion chrétienne d'un Dieu transcendant, séparé de la nature et ne s'y manifestant que par la révélation, a privé la nature de son esprit, et a ainsi ouvert la voie à l'idéologie de la libre exploitation de la nature.

« Dans le contexte américain, les concepts calviniste et déiste se ressemblaient étrangement sur ce point; tous deux voyaient en Dieu un être absolument transcendant, distinct du monde, isolé de la nature et de la vie organique. Quant aux implications contemporaines de ce divorce entre l'esprit et la nature, le Professeur White dit que « pour le chrétien un arbre n'est rien de plus qu'une réalité physique. Le concept-même du bois sacré est étranger au christianisme et à l'éthique occidentale. Voilà près de deux mille ans que les missionnaires chrétiens abattent les bosquets sacrés; leur existence est le signe d'idolâtrie qui attribue un esprit aux choses de la nature ».

D'après cette citation l'existence de notre problème écologique serait dûe au christianisme et la première réponse à la question de Means : « quelle est la relation de l'homme à la nature », fait peser toute la responsabilité sur le christianisme qui, par sa nature même, a créé le problème écologique et en a favorisé le développement.

Nous partageons au contraire l'avis de Means dans la première partie du paragraphe suivant: « Ainsi que le suggère Lynn White, il semble que le caractère moral de ce problème soit illustré par la contestation de notre génération de beatniks et de hippies. »

Nous sommes d'accord avec Means pour dire que les hippies ont effectivement compris quelque chose à ce problème. Ils ont raison de combattre la culture « plastique », et l'Église aurait aussi dû la combattre, bien avant que les hippies ne s'annoncent à l'horizon. L'absence de sensibilité qui est caractéristique

de la culture « plastique » à savoir : l'homme moderne, la vision mécanistique du monde qu'on trouve dans les manuels universitaires comme dans la pratique, la menace de la machine, la technologie de l'ordre établi, ainsi que la mentalité des classes moyennes et bourgeoises — justifie en outre l'attitude des hippies. Ils ont tout à fait raison de dire que le sentiment de la nature ne trouve que très peu de place dans la technologie moderne et dans la mentalité bourgeoise. Les hippies forment un groupe utopiste mais ils ont pris conscience d'une profonde réalité qui concerne à la fois la culture en tant que telle, la pauvreté du concept de la nature chez l'homme moderne et la manière dont la nature est attaquée de toutes parts par la machine. Sur ce point je me rangerai du côté des hippies.

Les hippies ont peut-être trouvé une bonne réponse, si l'on en juge par la suite de l'article de Means; nous pouvons ne pas partager son avis, mais il a certainement compris en quoi elle consiste: « Ceux d'entre ces « Beats » qui se sont tournés vers le Bouddhisme Zen n'ont-ils pas obéi à un instinct très sûr? Ils ont pris conscience (alors qu'on aurait dû le faire il y a très longtemps) de la nécessité de mesurer plus justement les dimensions morales et religieuses de la relation spirituelle de l'homme avec la nature. » Means a clairement discerné que les hippies s'orientent vers le panthéisme. Il s'agit du panthéisme en général, il n'est pas nécessaire de le limiter au Zen. Après avoir énoncé le côté négatif par lequel il nous faut nous débarrasser du christianisme pour trouver une solution, on nous suggère maintenant une solution qui implique un changement radical de notre culture. Car ainsi que je l'ai dit plus haut, presque tous les théologiens modernes se laissent entraîner vers

le panthéisme tout comme des hippies, les Beatles - à une certaine époque de leur carrière — et d'autres prophètes « pop ». Il ne fait pas de doute qu'une grande partie de notre culture environnante s'orientalise. C'est également la solution que propose Means pour le problème de l'écologie. Voilà sans doute la raison de la citation d'Albert Schweitzer dans la première phrase de son article. Schweitzer devint panthéiste à la fin de sa vie, et son insistance à mettre l'accent sur le « respect de la vie » signifiait que pour lui, « tout ce qui est, est d'une seule et même essence ». Means commence en citant un homme bien connu dans le monde occidental, mais qui était panthéiste.

Voilà pourquoi j'ai fait des réserves sur l'utilisation par Means de l'expression: la « création de Dieu ». Means utilise ici une expression occidentale pour évoquer un concept totalement différent. En fait il n'y a pas de place dans le panthéisme pour une telle expression. Parler de la création de Dieu dans le contexte du système panthéiste n'a aucun sens, car tout n'y est qu'une extension de l'essence divine: cette expression occidentale implique en effet un Dieu personnel, créateur et distinct de sa création.

Il est évident que Means pense au panthéisme quand il déclare : « Il se peut d'autre part que le refus de voir une relation entre l'esprit de l'homme et la nature reflète les modes de pensée traditionnels de la société occidentale qui font de la nature une substance distincte, un matériau, une machine et, en termes métaphysiques, sans aucun rapport avec l'homme. » En soulignant le fait que tout ce qui est, la nature y compris, participe

de la même substance, il essaye de susciter une sorte de respect pour la nature, qui nous inciterait à la traiter avec plus de bienveillance.

Vers la fin de son article il écrit : « Un tel point de vue contribuerait à mettre fin aux attitudes égoïstes, car il montrerait clairement que les activités des autres ne regardent pas que leur vie privée, qu'elles ne sont pas limitées à elles-mêmes mais qu'elles entraînent des conséquences; que, répercutées par des changements survenus dans la nature, elles arrivent à me toucher et à affecter ma vie, mes enfants et les générations futures. »

Il est intéressant de noter ici, comme nous l'avons déjà fait plus haut, que le mot « moral » tel que Means l'utilise finit par ne plus désigner qu'une attitude pragmatique. On nous demande de bien traiter la nature pour cette seule raison : qu'elle a des effets sur l'homme, mes enfants et les générations à venir. Tous les discours de Means n'ont fait en réalité que placer l'homme dans une position absolument égocentrique face à la nature. On ne nous donne aucune raison morale ou logique pour donner à la nature une valeur propre. Il nous reste à résoudre un problème purement pragmatique.

Means termine son article : « La crise morale contemporaine est bien plus grave que des questions de pouvoir et de lois politiques, d'émeutes et de taudis urbains. Cette crise pourrait bien être un reflet de l'indifférence presque totale de la société européenne face à la valeur de la nature. » Il faut donner raison

à Means car la nature a effectivement été maltraitée, par d'autres peuples aussi bien que par les Américains.

Mais remarquez bien qu'il ne donne pas de réponse; cette absence de réponse se situe à trois niveaux différents : en premier lieu le terme « moral » n'est qu'un terme équivalent à « pragmatique »; étant donné sa position d'homme moderne n'ayant aucun absolu pour point de repère, Means ne possède pas non plus de base pour édifier sa morale. On peut avoir une base pour un hédonisme (1) ⁶ou un contrat social, mais sans absolu il est impossible de fonder une éthique. Même si on la qualifie de « morale » cela se réduit toujours à un « Moi, j'aime » ou à un contrat social et aucun des deux ne relève de la morale. Dans le dernier cas il s'agit du suffrage d'une majorité ou des absolus arbitraires de l'élite d'une société. Dépourvu d'absolus, l'homme moderne est aussi dépourvu de catégories. Pensez au film *Blow-up*; il se résume ainsi : crime sans coupable, amour sans signification. Des catégories sont indispensables à toute réponse véritable et les seules catégories dont ces hommes disposent ne dépassent pas le pragmatisme et la technologie.

On peut le constater chez Means quand il nous entretient de l'abattage des bosquets sacrés. Il n'a pas de catégories qui lui permettent de comprendre qu'on puisse couper un bois sacré parce que c'est une idole et non parce qu'on n'accepte pas leur existence en tant qu'arbres. Ces catégories n'existent pas pour Means : un chrétien qui abattrait un bois sacré vénéré comme

⁶ Système philosophique qui fait du plaisir le souverain bien.

une idole ne ferait que prouver, selon Means, son hostilité de chrétien à l'encontre des arbres. Cela ressemblerait un peu à une discussion sur la Bible et sur l'art. La Bible n'est pas « contre » l'art. On pourrait raisonner ainsi : le serpent d'airain que Moïse avait fabriqué fut ensuite brisé par les Hébreux. (2 Rois 18.4) Voilà un serpent qu'un roi juif pieux a brisé, par conséquent Dieu est « contre » l'art. On ne doit jamais interpréter ce passage comme une prise de position de la Bible contre l'art. Ayant fabriqué le serpent d'airain sur l'ordre de Dieu, les Hébreux ne le rejetèrent *que lorsqu'il devint une idole*. Dieu avait ordonné la confection de cette œuvre d'art mais quand elle fut devenue une idole il devint nécessaire de la détruire. La raison n'en est pas l'opposition de la Bible à l'art, mais la transformation d'une œuvre d'art en idole. Voilà ce que l'on entend par « avoir des catégories ».

En tant qu'homme moderne Means n'en possède point. Cela nous ramène au premier point, où, en dépit d'une terminologie raffinée, on assiste à la transposition et la réduction du plan moral au pragmatisme. Ne nous attendons donc pas à trouver chez Means une réponse élevée et de nature morale : sa réponse est en fait absolument terre à terre.⁷

⁷ On retrouve les termes « moral » et « éthique » employés comme de simples équivalents de « pragmatique » dans les conférences de Frank Fraser Darling sur l'écologie (Reith Lectures, 1969). Lui aussi affirme qu'une base morale ou éthique est nécessaire pour résoudre les problèmes écologiques. Mais il n'a pour toute base qu'un grossier pragmatisme, sans notion de morale ou d'éthique. La nature en tant que telle n'a aucun droit, selon Darling, l'homme est tout. Dans le cadre de la nature, l'objet ne possède aucune valeur

Venons-en au deuxième point: Means fait un grand usage de termes religieux (« moral » pour « pragmatique » par exemple). Il se sert de ces mots à connotation religieuse en raison de leur pouvoir de motivation. Il fait le même usage du mot : panthéisme. Méfions-nous de ce procédé car les mots ont toujours deux sens : la signification propre donnée par la définition, et un sens beaucoup plus général, la connotation. Le champ de la connotation demeure totalement indépendant des changements et remaniements imposés à la définition. L'homme moderne se moque de la définition des mots religieux mais il profite bien volontiers du pouvoir de motivation que leur confère leur connotation. C'est ce que Means est en train de faire. Bien qu'il ait laissé entendre dans sa définition que « moral » équivalait à « pragmatique », il utilise la connotation religieuse de ces mots en espérant qu'elle incitera les gens à traiter la nature avec un peu plus de bienveillance. Nous retrouvons cette même attitude partout : l'exemple de Means n'en est qu'une illustration supplémentaire.

Notons en troisième lieu que nous avons là une religion et une science sociologiques. Means est sociologue, ne l'oublions pas : la religion n'existe pas pour elle-même, pas plus que la science. Il ne laisse subsister qu'une religion et une science utilisées et manipulées à des fins sociologiques.

Un anthropologue de Cambridge, Edmund Leach, se prononce, lui, pour une solution scientifique. Son choix n'est

morale en lui-même. Comme chez Means on ne tient plus compte que de l'homme et des enfants de l'homme.

toutefois pas motivé par le caractère d'objectivité de la science, mais bien plutôt par le fait qu'elle lui permet d'atteindre ses objectifs sociologiques. Edmund Leach apparaît ici comme le contraire d'un scientifique. La science est utilisée dans un but de manipulation sociologique. On peut mettre en parallèle les articles de Leach et de Means, ce dernier met simplement la science et la religion au service de la sociologie; elles disparaissent toutes deux dans ce processus et il ne reste plus d'elles qu'un ensemble d'opérations sociologiques.

Rappelez-vous mon insistance quelques pages en arrière — il vaut la peine d'examiner en détail l'article de Means; les réflexions qui y sont exposées sont en effet représentatives des idées actuellement largement répandues et qui, présentées avec d'innombrables et subtiles variations se propageront encore pendant les prochaines années. D'une manière générale elles concernent toutes sortes de questions théoriques et pratiques, et en particulier la question écologique de la relation entre l'homme et la nature. Les mêmes idées se retrouvent toujours, que l'on exprime l'unité de tout ce qui est à l'aide d'une quelconque connotation religieuse du mot « panthéisme » ou qu'en termes profanes l'on réduise tout à un ensemble de particules d'énergie.

Voyons maintenant pourquoi aucune forme de panthéisme ne fournit de réponse satisfaisante. En dernière analyse le panthéisme n'accorde de signification à aucun particulier. Dans le panthéisme véritable seul le général possède une signification et le particulier — y compris l'homme — en est privé. Puisque le particulier est dépourvu de signification, il en sera de même

pour la nature, dont l'homme fait partie. Sur le plan philosophique aucun système panthéiste n'accorde de signification au particulier que ce soit le panthéisme oriental ou le « pan-toutisme » occidental moderne qui voit dans la particule d'énergie le commencement de tout. Il ne nous reste plus que l'univers absurde de Jean-Paul Sartre. Le panthéisme rend bien compte de l'unité, mais la diversité n'y a pas de sens. Le panthéisme n'est pas une réponse.

« Le particulier n'a pas de signification pour le panthéisme ». Cette affirmation ne constitue pas un simple dilemme théorique, une vague objection philosophique, mais elle entraîne d'importantes conséquences. En premier lieu, tous les « résultats » et toutes les conclusions dérivant du panthéisme ne sont que le produit de la projection des sentiments humains sur la nature. Ce n'est guère différent du romantisme défini par Hoffer, consistant à doter de réactions humaines ce qui est inférieur à l'homme. Nous pouvons fort bien attribuer à la vie amoureuse d'un poulet des qualités humaines ; mais ce faisant, nous déformons la réalité telle qu'elle est vécue par le poulet. Pour pouvoir utiliser avec profit les mots à motivation, toute réponse panthéiste doit d'abord projeter dans la nature les sentiments humains. C'est la vision romantique que Hoffer rejette à juste titre.

Le panthéisme est une réponse insuffisante non seulement en théorie mais aussi dans la *pratique*. Un homme qui adopte une vue panthéiste de la nature ne peut expliquer les deux visages que possède la nature : un visage bienveillant d'une part, mais d'autre part bien souvent le visage d'une ennemie. La nature est

normale pour le panthéiste, il n'y a pas de place pour l'anomalie. Ce problème se pose d'ailleurs de façon très pratique dans *La Peste* de Camus; l'auteur y commente le dilemme d'Orion, le chasseur de rats : s'il se joint aux médecins pour combattre la peste, il se bat contre Dieu, et s'il se joint au prêtre, refusant de combattre la peste et la volonté divine, il manquera à son action humanitaire. Camus n'a jamais résolu ce problème. Si nous acceptons ce romantisme mystique et non-chrétien, la question des fréquentes manifestations hostiles de la nature demeure en suspens.

Si tout est un, si tout sans distinction est d'une même essence, comment expliquer les manifestations destructrices de la nature? Quelle réponse théorique peut-on en donner? Mais le problème ne se limite pas au plan théorique, Camus l'a bien compris. Demandons-nous plutôt comment combattre la peste.

Le chrétien, lui, peut la combattre; à l'entrée du tombeau de Lazare, (Jean 11) Christ affirmait bien sa divinité et pourtant Il était furieux, oui, furieux, le texte grec est formel. Il lui était possible d'être furieux contre la peste sans être en colère contre Lui-même. C'est la Chute, fait historique situé dans l'espace et dans le temps, qui est accusée à cet endroit. Le chrétien n'éprouve pas les difficultés de Camus. Mais si un mysticisme panthéiste est proposé en guise de solution, on ne saura comment expliquer l'aspect malveillant que prend quelques fois la nature; on ne pourra comprendre l'origine des deux visages de la nature et il restera toujours à trouver une raison, un moyen pour « combattre la peste ». Ceci demeure vrai en dépit de tous les beaux discours que l'on voudra tenir, de tout le panthéisme,

qu'il soit oriental ou moderne et occidental, comme le mouvement hippie ou la théologie moderne.

Répétons cette règle absolue : le panthéisme rabaisse toujours l'homme au lieu de l'élever. Qu'elle vienne de l'Orient ou qu'elle représente le scientisme moderne ramenant tout à la particule d'énergie, la réponse panthéiste, loin de relever la nature, finit par rabaisser l'homme; on peut le constater à maintes reprises : A. Schweitzer a beaucoup parlé du respect de la Vie, pourtant un de ses collaborateurs médecins nous dit qu'il aurait souhaité de la part de Schweitzer moins de vénération et davantage d'amour pour la vie et pour les hommes. Vers la fin de sa vie, le panthéisme de Schweitzer rabaisait les hommes au milieu desquels il travaillait au lieu de les élever.

Le panthéisme oriental aboutit au même résultat : une véritable base pour la dignité humaine n'existe pas dans les pays orientaux. Remarquons aussi que le Marxisme *idéaliste* ne peut être qu'une hérésie chrétienne; il n'aurait jamais pu naître en Orient. Si le Marxisme idéaliste est si fort, c'est qu'il insiste sur la dignité de l'homme, ce que l'Orient n'aurait jamais pu accepter, car il n'y a pas de place pour une authentique dignité humaine dans le panthéisme oriental. Le Marxisme est une hérésie judéo-chrétienne.

Il en va de même pour l'économie. Le dilemme économique est compliqué par le système panthéiste, où les rats et les vaches peuvent manger librement la nourriture dont l'homme a besoin, et l'homme en est rabaisé au lieu d'en être grandi. On finit même par donner la préférence aux rats et aux vaches et

l'homme disparaît peu à peu à l'intérieur de ce système, par exemple sur le plan de la personnalité et de l'amour, ou encore dans le domaine économique.

Quiconque propose une réponse panthéiste méconnaît le fait que, loin d'élever la nature à la hauteur de l'homme, le panthéisme les précipite tous deux dans un borbier. En fin de compte il ne reste plus de catégories, et on n'a plus aucune raison de différencier dans la nature le bien et le mal. Avec le panthéisme il ne nous reste sur le plan moral que la maxime du Marquis de Sade : « Ce qui est, est bon » et l'homme ne vaut pas plus que l'herbe.